

etãdab

ÉTENDARD

LA REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
DES ÉTUDIANT(E)S DU CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME

ZOË SAVARD, BLIZZARD OU QUOI?

Que vous soyez à bord d'un train en clandestin, accroché aux ailes d'un avion (ou d'un très grand oiseau), en plongée sous-marine à une profondeur de 4000 pieds, sur le point d'avoir un éclair de génie, en discussion très importante avec un ours et/ou Genghis Khan, en train de réaliser votre rêve de jeunesse (toucher un lama) ou tout simplement assis sur votre confortable sofa depuis des heures, voire des jours, sans savoir pourquoi, c'est le moment idéal pour lire la magnifique revue littéraire et artistique du Cégep de Saint-Jérôme, *l'Étendard*.

Non seulement la revue est lisible, mais elle contient aussi des textes! Vous pouvez maintenant lire de magnifiques œuvres écrites par vos enfants (ou des inconnus).

Mais attendez! La revue *l'Étendard* n'a pas comme seule utilité d'être lisible et de contenir des textes, c'est aussi un objet physique qui saura vous dépanner, peu importe votre situation. Vous pourrez vous en servir pour cuisiner, soit comme planche à découper, comme grille-pain, comme couteau suisse, comme ouvre-boîte ou bien comme ingrédient pour faire une bonne sou-soupe. La revue peut même aller au lave-vaisselle! (Aucune garantie que les textes seront toujours lisibles).

De plus, *l'Étendard* est le parfait cadeau, peu importe l'occasion : mariage holographique, hélice brisée, fête de Kevin, genou éraflé, cheville dé-twistée ou la pluie après le beau temps.

Bref, *l'Étendard* est l'outil multifonction numéro 1 dans sa catégorie. Son courage et sa force ne soulèvent que la question : « Mais pourquoi cette revue est-elle si PARFAITE? ». La réponse à cette question si pertinente, mesdames et messieurs, se trouve entre les lignes qui la composent. Il ne tient qu'à vous d'interpréter le saint message qu'elle renferme afin d'atteindre un état de sagesse infinie.

Bonne chance!

L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

LES ÉTUDIANT(E)S

ÉDITEURS EN CHEF

Colin Bruneau-Sauvé
Mélyna Lorrain

COMITÉ DE RÉDACTION

Charles-William Brière-Gaudet
Colin Bruneau-Sauvé

Edward Bisson
Erick Santiago Chiappe Reyes
Ève-Marie Cyr
Jean-Lionel Lapierre
Loïc Hosson
Malorie Péloquin
Mélyna Lorrain

LES PROFESSEUR(E)S

Alexis Vaillancourt-Chartrand
François Guénette
Marie-Ève Dubé

CORRECTION

Alexis Vaillancourt-Chartrand

SOUTIEN

Département d'arts visuels

L'ÉQUIPE DE CRÉATION

LES ARTISTES

Charles-William Brière-Gaudet
Colin Bruneau-Sauvé
Élora Perron
Ève-Lynn Lemmetti

Jean-Lionel Lapierre
Malorie Péloquin
Vicky Tsai
Zoë Savard

LES AUTEUR(TRICE)S

Alexane Dumoulin
Allison Locas
Antony Tremblay-Falardeau
Colin Bruneau-Sauvé
Élodie Phara-Joseph
Erick Santiago Chiappe Reyes

Ève-Marie Cyr
Flavie Bourbonnais
Jean-Lionel Lapierre
Laurence Paquette
Laurie-Anne Vidori
Loïc Hosson

Malorie Péloquin
Mélyna Lorrain
Sharlianne Lachaine
Vincent Lalande
Xavier Bélanger

MISE EN PAGE ET GRAPHISME

Émélie Charette-Paquette

SOUTIEN POUR LE LANCEMENT

Club papilles

NOS PARTENAIRES



Nous tenons à remercier particulièrement l'AGES sans qui cette revue ne pourrait exister de manière si flamboyante!



NOUS JOINDRE

etãdaB
ETENDARD

CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME

455, rue Fournier
Bureau G-358
Saint-Jérôme, (Québec), J7Z 4V2
etadar@cstj.qc.ca
etadar.com

APPEL DE TEXTES ET D'ŒUVRES

SOUMETS TES CRÉATIONS À

Étendard - La revue artistique et littéraire des étudiants du Cégep de Saint-Jérôme

APPEL DE TEXTES

Nouvelles, poèmes, contes, critiques...

POUR SOUMETTRE UN TEXTE

Le faire parvenir à l'adresse suivante
etadar@cstj.qc.ca (maximum de 5 pages)

APPEL D'ŒUVRES

Œuvres pour les textes, photos, dessins, bandes dessinées.

POUR SOUMETTRE UNE ŒUVRE

Apporter l'original au département de français (bureau G-358).

Pour des photos, faire parvenir le fichier par courriel (300dpi).

- IMPORTANT -

Il est possible de publier votre création sous un pseudonyme.

TABLE DES MATIÈRES

BUDY	3
VIE DORÉE	4
NAÎTRE NU	6
OURSIN	8
LE GOÛT DE LA FONTE	9
VAGIN DÉCHIFFRÉ	12
ELLE ET LUI	14
IL NEIGEAIT	15
EUX	16
UNE FIN PRÉMATURÉE	20
SILENCE, JE SOMBRE	21
BUNKER	22
LA BEAUTÉ NOUS APPREND L'INSOUMISSION ...	24
B-321	25
PRÉSOMPTIONS	26
PLUS TARD	30
LE PIANO QUI A VAINCU L'HIVER	32
GALERIE D'AUTO PORTRAITS	34

BUDY

PAR LOIC HOSSON

Quand j'ferme la porte de ma chambre j'me
presse la face sur
le mur pis
j'cogne pour
oublier ma
charogne.

C'pas mêlant y'a un trou là où
j'ai trouvé du mou faque
j'ai toute patché mon
crâne
décrissé à coup de
Jack, mon
chummy.

J'travail mieux sous pression mais
c'pas mal dur de
garder son
soldat au front
quand ton budy te
r'garde passer à
l'action.

C'pas l'temps niaiser, j'pop la tite pilule pis
j'me ramasse ben tighté aux
urgences de
Saint-Jé.



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, TU PARS?

VIE DORÉE

PAR LAURIE-ANNE VIDORI

Tu es seul, pas de frère, ni de soeur, seulement un cousin. Toujours, tu as le sentiment que ta mère ne t'aime pas réellement. Même que ta tante est celle qui prend bien plus soin de toi. Elle te voit comme son propre fils. Ton cousin te demande de faire un test d'ADN, car il est certain que vous êtes frères. Tu refuses, tu refuses que ton enfance se révèle être un mensonge.

Tu parles six langues, ce qui fait de toi quelqu'un de remarquablement sociable. Tu surveilles ta petite fille jouer dans le parc, elle revient, tu discutes en grec avec un étranger. Cette langue, tu l'as apprise en jouant dans l'équipe de volleyball constituée de jeunes garçons grecs. Tu ajoutes donc cette langue à ta collection.

Tu ne vois rien de facile. Tu vois des jeunes enfants poignardés à coups de fourche. Tu vois des trottoirs de morts. Toutes ces images t'endurcissent. Tu n'as plus peur de rien. Tu arrives à tout relativiser.

Tu as ce sentiment qu'il est temps de quitter l'Égypte. Tu pars avec ta femme syrienne. Vous laissez derrière vous tes parents italiens. Vous avez dans vos poches l'équivalent de 200 dollars canadiens, c'est tout ce qu'on vous permet d'apporter. Tu débarques au Canada en pantalon court et en sandales lors d'un hiver effroyablement froid. Tu deviens orthopédaogogue et ta femme, elle, bibliothécaire à l'Université de Montréal.

Dans ta classe, un jeune t'insulte en arabe, croyant que tu ne connais pas cette langue. Bien évidemment, elle fait partie de ta collection. Tu lui as donc répondu, en arabe, que s'il avait dit la même chose dans son pays d'origine, il aurait été battu. Il pleure maintenant, tu es cru. Les élèves de la classe ne comprennent pas pourquoi il pleure, ils ne comprennent pas la langue que tu as employée. Tu leur dis qu'il ne pleure pas, il nettoie ses yeux.

Tu aimes enseigner. Tu montres à ta petite fille comment écrire son nom en arabe. Tu lui apprends même les mathématiques. Tu aimes lui expliquer tes philosophies: « Pourquoi dis-tu merci quand on te traite de chien ? », « Pourquoi préfères-tu les animaux aux humains ? », « Pourquoi considères-tu la femme comme étant supérieure à l'homme ? ». Tu ne t'en lasses pas, tu profites de n'importe quelles occasions pour lui enseigner de la matière inconnue.

Ta femme meurt quand ton premier fils atteint 20 ans. Ça te bouleverse, mais tu as vu pire. Tu rencontres une femme sur un bateau. Tu sais que cette sainte est celle qui va t'accompagner. Tu sais respecter la gent féminine. Elle te fait les meilleurs plats, elle sait que tu adores les pâtes, les feuilles de vigne, les pistaches et surtout les baklavas. Tu corresponds parfaitement au mélange de cultures que tu as dans le sang.

Ta petite fille adore marcher dans le bois. Elle est trop jeune, alors tu l'accompagnes malgré la douleur dans tes genoux que te procure la vieillesse. Le bonheur de voir la contemplation dans ses yeux est plus grand que la douleur. Elle te ramène des escargots, tu aimes bien ces bêtes loufoques. Tu reviens, crevé. Tu atteins tes 72 ans, tu inverses les bougies sur ce que tu appelles le « gâtal ». Te voilà à 27 ans, prêt pour une seconde marche.

Ton siège a pris la forme de tes fesses. Tu es souvent sur ton ordinateur à jouer aux dames et aux échecs. Tu as beaucoup de temps, alors tu en profites. Lorsque tu es sur le trône, tu fais même les mots croisés que tu découpes du journal et que tu collectionnes pour ce moment précis.



ÈVE-LYNN LEMMETTI, DIVORCE.

Tu adores nourrir les écureuils. Tu n'achètes des arachides que pour eux. Tu sors de l'appartement, une poignée d'arachides, et tu profites du moment. Tu aimes les voir se satisfaire de cette gâterie. Chaque matin, ils t'attendent et tu es fidèle au poste.

Tu as tes petites manies. D'abord, tu vas faire la vaisselle. C'est ton rôle et tu le prends à coeur. À la fin de chaque repas, tu vas toujours te chercher un bonbon dur dans l'armoire en bois. Quand tes petits-enfants sont là, ils attendent ce fameux moment et t'en volent quelques-uns. Ça te fait plaisir, de toute façon, ta collection est énorme et surtout sans fond ! Lorsque tu prends un morceau de « gâtai », tu prends toujours un rappel, même si la faim n'y est pas. Tu prends une fine tranche, mais toujours une deuxième tranche, c'est ta loi.

Tu es inspirant à ta manière. Les gens se battent pour faire ta rencontre et tu l'ignores. Tu es le genre de personne que personne ne peut oublier. La petite fille qui porte fièrement tes yeux bleus t'idolâtre et tu continues d'épater la galerie avec toutes sortes de nouvelles histoires à raconter. Tu vieillis, ton temps sur terre rétrécit. Tu es complètement serein, tu as vécu ce que tu avais à vivre. Tu profites des bonus et tu le dis fièrement.

NAÎTRE NU

PAR MALORIE PÉLOQUIN

À toi, Nihad,¹

Une réflexion. Tu la fais devant le miroir de la minuscule salle de bain, plus petite encore que l'espace dans ta tête. Ton remords et ton reflet prennent toute la place. Tes yeux se ferment pour chercher l'issue dans le noir absent, mais ton image se présente comme un visage familier que tu voudrais inconnu.

Il y a longtemps que tu ne t'es pas rasé la barbe. Tu la voulais longue. Tu voulais que ce soit celle d'un héros. Tu voulais la fierté de ta mère et de la guerre. Tu en voulais tant et maintenant, tu t'en veux. Tu ne veux plus rien.

Ironiquement, les murs lourds qui t'entourent et les barreaux qui t'embarrent te réconfortent. Ils empêchent tes fautes de s'expandre, comme la mort pardonne les fautifs. Tu sens le gravier te taire.

À midi, c'est l'heure de l'air; un temps pour les prisonniers pour voir un certain horizon. Immuable et stoïque. Aller dehors ne t'attire pas, mais tu as chaud, trop chaud. Cela t'irrite tête et peau, alors tu sors.

Dans la cour, le vent sec s'abreuve de la pluie. Ta barbe trempée te colle au visage, te l'éclaire, te le rend lourd. Comme si l'eau du ciel pesait autant que la mer qui se contient en toi. Coeur érodé. Une fissure se hisse sur tes décombres. Pour la première fois, tu laisses la fuite se faire. Tes yeux se plissent, tes rides se creusent, tu te ratatines. Ta barbe se gorge de ton trop plein.

Depuis que tu sais, tu penses à te raser.

Au dessus de toi, un lampadaire fait fi du noir de la nuit qui arrive. Ça t'éclate un peu les yeux. Ta rétine a vu la source et s'est tue. Les rayons du coeur se sont engagés. Tu n'atteins plus rien. Aucune lumière pour te grandir. Tu as alors imaginé comment auraient fleuri tes craintes et tes heures aux soleil. Aurais-tu peur de la noirceur? Celle de ton cuir ou de ton coeur? Tu es prêt à te revoir sous un néon blanc.

Tu rentres et demandes un rasoir. Ici, une telle demande est compliquée. Toutes possessions peuvent être douteuses: un fil, un crayon, ou même une information. Après une heure d'attente, on te l'apporte en te demandant si tu en as encore besoin. On suspecte quelque chose. Qu'as-tu besoin de rassasier? Que venges-tu? Quelle espoir te mène? En vérité, tu veux couper les mauvaises herbes. Tu veux un terrain vierge. Deux lames seulement pour te laver les torts. On te les laisse pour 5 minutes.

Tes poils s'accrochent dans la fente métallique. Tes nombreux cheveux étouffent le drain. Tes joues s'écorchent et rougissent. Tu sais que c'est le sang de ta mère, tu sais que tu ne le mérites pas. Tu le dilues dans l'eau, comme pour t'effacer. Rien n'y fais, tu as toujours un caractère foncé et sévère. Tu renies donc les poils de ta tête, de ton torse et de ton ventre. Sous ta douceur, l'enfant se pardonne. Puis, pour ne plus froncer ton regard, pour te rendre méconnaissable, tu as rasé tes sourcils. Ta réflexion dans le miroir te semble plus paisible. L'exprimable est corrompu. Tu es nu lorsqu'on te reprend le rasoir. Tu sais bien que tout va repousser.

¹ Personnage tiré de la pièce *Incendies* de Wajdi Mouawad



JEAN-LIONEL LAPIERRE, SANS TITRE.

OURSIN

PAR COLIN BRUNEAU-SAUVÉ

La bulle pointue, flottante sur sable et algues, ne fait que cela.

Certains trouvent l'Oursin passif, d'autres admirent sa langoureuse immobilité.

Peu le savent, mais l'Oursin n'est pas si inactif. Lorsque nul n'est alentour, il entre dans une phase de fébrilité fiévreuse, qui le propulse corps et âme dans cet état si étrange que seul lui et son espèce ont la chance de connaître.



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, GUIDOUNE.

Il est propulsé dans l'espace, où le temps n'est plus et où l'espace-temps n'est plus qu'espace. Rendu là, il se dirige vers le soleil d'une allure exempte de vitesse, concept disparu avec le temps, pour y rajouter du bois et ainsi assurer la survie de notre système solaire.

La plupart du temps, l'Oursin s'arrête chez un ami au retour afin d'échanger les potins les plus récents sur les stars de l'océan. Il lui arrive aussi d'aller au Bear-Inn, un club d'oursins anglais hyper exclusif, où il peut se piquer gratuitement avec collègues et amis.

Il revient ensuite chez lui, d'une démarche plus ou moins assurée, pour se remettre à flotter sur sels et coraux jusqu'à ce qu'il doive à nouveau sauver le monde.

LE GOÛT DE LA FONTE

PAR ANTONY TREMBLAY-FALARDEAU

Je l'écrase. Il m'en reste encore deux, je devrais être bon pour la soirée. Le noir total, le silence absolu. Bon sang! Quel coin perdu. Le foin, réparti sur la pelouse jaunâtre, est presque invisible. Il ne manque que le brouillard. Mon nouveau protégé traîne de la patte. Il est comme du verre. Le sait-t-il ? Son torse imposant, son dos droit. Pourtant, moi, étant déjà passé par ce terrain, le vois trembler de l'intérieur. Chartrand est menaçant, mais inoffensif. Il n'est qu'un poisson-ballon, cherchant respect et approbation.

- Tu viens l'jeune ? je lui demande, la main déjà sur la porte de la grange.

La recrue, encore accotée sur la voiture, se redresse et commence à se diriger vers moi. Il marche en regardant vers l'avant, tellement concentré dans son rôle qu'il ne remarque même pas le tas de merde juteux dans lequel j'ai failli mettre les pieds en fumant ma cigarette, quelques minutes plus tôt. Je suis impatient d'entrer dans la grange, non pas pour la voir, mais plutôt pour échapper à l'humidité du mois de juillet qui amplifie l'odeur de fumier des environs.

J'ouvre la porte, cette porte qui est fermée depuis si longtemps. Je balaye tranquillement ma lampe torche de gauche à droite. Non, **elle** n'est pas là. Il n'y a que le pendu en question. Tout est poussiéreux, sale et désuet, sauf la corde, en nœud coulant, d'un jaune vif. Malgré son teint décoloré, je reconnais la victime. Jean-Guy Prud'homme. Tout le monde de Mirabel connaissait ce vieux schizophrène. Ti-Guy qu'on l'appelait. Un client régulier. Il s'amusait à frapper les Noirs qui étaient de passage chez nous avec sa ceinture quand il avait la chance d'en croiser.

- Oui, je sais Ti-Guy, un nègre c'est un nègre, mais la loi c'est la loi, je lui disais.

J'étudie la victime. Les pantalons couverts d'urine, la langue exposée, les doigts coincés entre son cou et la corde. Mais bon, j'en ai vu d'autres. Je ne peux pas en dire de même pour Chartrand, toujours dans son rôle de Dirty Harry. Le dur à cuire, trahi par le tremblement du jet de lumière provenant de sa torche, est visiblement pétrifié par la vue de Ti-Guy.

- Bon, va falloir le décrocher... T'es prêt l'jeune ?

Chartrand me regarde, les yeux gros comme des trente sous.

- On n'attend pas les ambulanciers ?

- Non non, on décroche ça au plus criss ! Tiens-le, j'vais couper la corde.

Il fait moins son tough tout à coup. Se coller le visage contre le bassin d'un cadavre couvert d'excréments, probablement pas la raison pour laquelle il voulait devenir policier.

En redressant la chaise pliante couchée en-dessous du défunt, je commence à sentir sa présence. Bon, ça y est. **Elle** est là. Le goût métallique envahissant ma bouche me le confirme. **Elle** entre dans la grange. Aveuglée par le sang qui coule dans ses yeux, **elle** avance les bras tendus devant **elle** et, une fois devant moi, me caresse le visage.

- Hey partner ! **elle** me dit. Allonge-toi !

Pourquoi est-ce que je dois toujours réanimer cette pensée ? **Elle** ne me fait que du tort et pourtant, je continue de lui prêter attention, comme une coupure sur la langue qu'on ne peut s'empêcher de titiller.

Chartrand, me passant brièvement sa lumière dans la figure, me ramène à Ti-Guy. Je m'allume une cigarette pour enlever l'arrière-goût de sang qui habite ma bouche.

- T'es-tu correct ? il me demande d'un air troublé.

Je secoue la tête, prend mon buck knife et monte sur la chaise.

- Va falloir que tu le tiennes fort ! je lui dis en évitant sa question.

Il prend Ti-Guy par la taille, ce qui lui laisse une belle grosse tâche brune sur sa chemise bleue poudre. Ma cigarette entre les lèvres, la corde dans une main, mon couteau dans l'autre, je regarde Chartrand avant de passer à l'acte.

- Bon, on y va l'jeune.

Aucun acharnement. Deux coups de couteau, et le schizophrène en décomposition tombe dans les bras du prépubère qui lui serre le tronc encore plus fort par peur de le laisser tomber.

Le bronzage du jeune disparaît en une fraction de seconde alors que Ti-Guy, ayant encore de l'air dans les poumons, se met à expirer bruyamment. Convaincu que le mort est revenu à la vie, Chartrand tombe sur le

sol avec le cadavre. Une scène fabuleuse. Le moment que j'attendais depuis notre première patrouille ensemble. Le décès d'un ego. La naissance d'un mortel. Ce moment magique s'éteint, le goût du métal dans ma bouche étant revenu.

Aux côtés de la chaise, **elle** me fixe en me caressant le bas du dos. Ma mâchoire touchant presque à mes pieds, ma cigarette tombe sur le sol couvert de paille. Il ne me suffit que de cligner des yeux et me voilà entouré par les flammes.

Les flammes de ma culpabilité.

Les flammes de mon passé.

Les flammes de sa rancune.

Elle tombe sur son dos en brûlant en silence.

Instinctivement, je me projette par terre, dans sa chaleur, et dépose sa nuque humide sur mes cuisses

- Hey partner ! je lui dis. Aweille ...Relève-toi!

Les couleurs du gyrophare de l'ambulance fuitant entre les planches de bois de la porte me réveillent. Mon attention revient à Chartrand. Pétrifié, la tête de Ti-Guy sur son torse, il reste par terre et fixe le plafond, le regard vide. Je descends, écrase ma cigarette sur la chaise et pousse le cadavre avec mon pied pour le déterrer... pour me déterrer. Je lui tends la main et l'aide à se remettre sur pied. Sa fierté coule le long de sa jambe. J'essaie de le rassurer d'un bref regard. Un regard qu'il évite.

- Hey partner ! je lui dis. Une cigarette ?



VAGIN DÉCHIFFRÉ

PAR ÈVE-MARIE CYR

Je suis une femme
Qui vous parle avec ce qui m'appartient

Ce n'est pas une œuvre d'art
C'est même disgracieux
Pour certains c'est l'essence de la vie
La porte d'entrée de l'univers

Une fois par mois, c'est juste un carnage
L'hôte indisposé à recevoir
Pour ma part

Certaines n'affichent jamais complet
Même en temps de guerre
C'est leur affaire

Ça a le mérite d'être propre
Chez moi en tout cas
J'en prends soin
C'est mon jardin à secrets
J'y fais fleurir ma féminité

Parfois, les hommes sont invités
Un seul à la fois
Fière prêcheuse de monogamie
Sexualité périmée

Peu de chanceux l'ont visité
Pour certaines c'est porte ouverte
Buffet sexué à volonté
Chez moi
C'est sur invitation seulement





JEAN-LIONEL LAPIÈRE, SANS TITRE.

Je suis reconnaissante
Ma serrure est robuste
On n'est jamais entré par infraction
Je plains et soutien les femmes qui ont été dévalisées
Celle dont on a piétiné les fleurs de lilas
Dont on a dévoré les vivaces
Celles qui n'ont pas pu fermer leur porte à clef
Ou qui n'ont pas pris le bon insecticide

Chez moi parfois c'est sombre
Les couvertures de duvet velouté montent la garde
Lors des saisons de solitude déserte
Célibat provoqué, abstinence pratiquée
J'ouvre les rideaux lorsqu'une rencontre est prévue
Je laisse entrer la lumière amoureusement

ELLE ET LUI

PAR FLAVIE BOURBONNAIS

Lui

Un soir d'octobre où on faisait l'amour
Je t'ai amené de quoi cacher ton désarroi
Tu regardais à travers moi
Il n'y a plus d'hiver, tout s'arrête
Ta voix est rude comme un roc, que faire
Tout nous comble et nous irrite
Moi je m'intéresse à chaque partie, chaque détail de toi
L'amour éclate, qu'est-ce qu'il me déçoit
Ton cri ne se détache plus, je te croyais déjà loin
Impossible de t'oublier
Ton nom, comme un matin d'enfance
Tout s'arrête à toi, reviens d'entre les morts
Je t'en supplie mon trésor

Elle

Un soir d'octobre où on faisait l'amour
Marmelade d'orange, couchers de soleil oubliés
Affleurant désormais à notre insu nos corps
Le temps est exécration
Pendant dorénavant à mon cou le mal
Quelques mots de toi et moi brûlent dans nos mains
C'était inévitable
Une petite discussion, puis j'écarte le voile
Je me retrouve insane, méprisée, transfigurée après une bagarre
Déclarant sans cesse : « que veux-tu faire? »
L'amour ne me rend qu'esclave, que prisonnière
J'ai quitté la ville, sous peine de mourir
Sans avoir l'intention de revenir
Promis, je n'oublierai jamais ton sourire



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, UTOPIA.

IL NEIGEAIT

PAR JUSTINE DANIEL

Ce jour où tu as fait pleurer,
Tous les érables du quartier
Sur nos deux oreillers,
Sous nos draps trempés
De murmures d'étés

Il neigeait,
Il neigeait en septembre
Tu partais,
Sans me dire de t'attendre

Ce jour, où je me suis éveillée
Les joues mouillées de rosée,
Les lèvres tremblantes et glacées,
Dans la brume givrée de l'horloge du quai,
Qui peinait à se rappeler,
L'heure de l'aube au mois de mai,

Il neigeait,
Il neigeait en septembre,
Tu partais,
Avec les saisons précédentes

Ce jour, où tu as enterré,
Le cri du Clocher Penché
Des plus belles messes jamais chantées,
De grandes promesses d'éternité,
Ce jour où tu as fait valser Cassiopée,
Jusqu'au creux de mes cieux cernés

Il neigeait,
Il neigeait en novembre,
Tu partais
Dans la menace de décembre

Ce jour, où ils ont illuminé le pont,
En mémoire des saisons,
Des fleurs et des bourgeons,
Des pleurs des dernières moissons
Ce jour, où ils ont illuminé le pont

Il neigeait,
Il neigeait en janvier,
Il neigeait,
En mars, avril et mai

Il neige,
Il neige depuis des années,
Et je t'attends, trempée,
Dans nos draps d'été



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, UN SOIR DE FÉVRIER.

EUX

PAR SHARLIANNE LACHAINE

« Lève-toi! »

- Ah! Lâche-moi, je grogne en couvrant ma tête avec mon oreiller. Laisse-moi tranquille.

Il ne me lâche pas celui-là. Chaque matin Yves me réveille de cette façon. J'aimerais pouvoir changer de colocataire, mais pour le moment, je l'endure. Je suis bien ici et il refuse de s'en aller. Probablement parce que ça lui plaît de me faire la vie dure. Je m'entends bien avec les autres, pourtant. Je ne sais pas pourquoi il agit comme ça avec tout le monde. Il est bougon, méprisant et constamment dégradant. Il est juste désagréable.

- Je suis sérieux, Bruno. Lève-toi. Tu es bien trop paresseux. Quand je quitte, tu es couché dans ton lit et quand je reviens, tu es dans la même position. T'es vraiment minable. Dis, tu n'as pas d'amis?

Je souffle et me lève. J'enfile mes mocassins et je me dirige vers le frigidaire.

- Ne prête pas attention à lui, Bruno.

Ah, cette voix. Elle a une voix d'ange, d'une douceur incroyable. Une voix réconfortante qui me rappelle les robes de velours rouge de ma mère, période inoubliable de ma vie. Quand j'étais encore petit, ma mère me prenait dans ses bras, elle portait toujours des robes de velours. Je me souviens parce que quand elle me lisait une histoire le soir avant de m'endormir, je prenais sa main d'une main et je flattais sa manche de l'autre. Béatrice. Même son nom me fait frissonner

de la tête aux pieds. Je me retourne vers elle. Comme à chaque jour, ma réaction est la même : je fige, subjugué par sa beauté. Comme hier, je fixe ses yeux noisette envoûtants, son nez fin, ses lèvres pulpeuses entrouvertes qui me donnent l'envie d'effleurer le souffle chaud qu'elles expulsent avec les miennes, je descends mon regard sur ses clavicules; l'os le plus sexy sur le corps d'une femme. L'envie de suivre la ligne de son os avec mon index me prend.

Je me retiens. Pas ici. Pas maintenant. Je ne suis pas prêt. J'entends François souffler à ma gauche. Je suis amoureux de Béatrice depuis des années, mais elle ne le sait pas. Je n'ai jamais osé la toucher. Quelque chose m'en empêche. Je rêve de sentir sa peau glisser sous mes doigts, enfoncer mes mains dans sa tignasse rousse, effleurer son cou du bout de mes lèvres... Enfin... Je la scrute du regard, comme à tous les jours, comme si je la voyais pour la première fois et la dernière fois, je profite de sa fraîcheur et sa douceur. Ce moment me paraît si long, mais en fait il ne dure seulement que quelques secondes.

- Ne t'en fais pas pour moi, Béatrice. On s'y habitue.

Elle me regarde d'un air désolé et s'assoit au pied de mon lit.

Un jour, je trouverai le courage.

- Sors-tu aujourd'hui ou tu restes avec nous, minable? Me demande Yves.

Je ne lui réponds pas, ouvre le réfrigérateur, sors le lait, m'en coule un verre. Je sors le pain et me dirige vers la table. François s'appuie sur le bord du comptoir et me fixe alors que je la regarde, elle, qui est concentrée sur la pluie qui tombe à l'extérieur.

- Tu vas lui dire un jour?

- Es-tu malade? Intervient Yves. Elle ne voudra jamais d'un homme comme lui.

- Non, je réponds à François.

Yves fait semblant d'étouffer un rire méprisant. Je ne pourrais jamais la perdre. Elle est la personne qui a été la plus gentille avec moi. François aussi est gentil, mais il ne le sera jamais autant qu'elle. Puis Travis, lui est toujours silencieux. Il ne parle presque jamais sauf quand il est obligé de nous adresser la parole pour une raison précise.

- Je mange mes toasts... Laissez-moi.

- Beurre d'arachide et confiture de fraises, disent-ils tous en cœur.

- Ma vie n'est pas si prévisible d'avance...

Ils rient.

- Peut-être un peu, mais pas tant que ça, dis-je en prenant ma dernière bouchée.

Je ferme les pots.

- Il lèche le couteau, se lève, place son couteau à droite à 90 degrés dans l'assiette...

Ils décrivent mes faits et gestes en même temps que je les fais. François sur un ton amusé, Yves sur un ton moqueur. Au même moment que je dépose mon assiette sur la table à ma droite, ils le prédisent. Je me dirige vers la salle de bain pour me laver les mains, comme ils disent.

- Il va se laver les mains, même si elles ne sont pas sales. Tu vois, dit Yves. Tu es réglé comme une horloge et ça fait partie de ton trouble obsessionnel compulsif. Tu es minable, prévisible, abruti, pleurnichard... Tu es un fardeau...

Je m'arrête au seuil de la porte et me retourne. Au travers les larmes qui embrouillent ma vue, j'aperçois sa silhouette. Béatrice est là. Près de la porte. Elle est si délicate que je ne l'ai même pas entendue entrer. Soudain, mon monde s'apaise. Je n'entends plus les insultes qu'Yves me lance, ma respiration, qui s'était accélérée avec l'anxiété que causent les insultes quotidiennes qu'il me crache, ralentit. Une bouffée de chaleur m'envahit. Mes mains deviennent moites. Les larmes disparaissent. A-t-elle assisté à toute la scène? Pense-t-elle tout ce qu'Yves a dit? Elle est si jolie. Je ne veux pas qu'elle pense que je suis routinier, je préfère qu'elle pense que je suis... Je ne sais même pas comment dire... J'ai clairement la manie de répéter constamment les mêmes actions... Alors je me sens fou. Je fais une folie.

CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, *OH! C'EST DRAMATIQUE.*



Je le fais! Je rebrousse chemin d'un pas décidé, les poings fermés, sous les regards abasourdis de François, Travis et Béatrice. Je m'approche vers la table et prends l'assiette que j'avais soigneusement déposée au même endroit que d'habitude et la lance contre le mur. Les autres me regardent alors que je suis crispé ayant peur du bruit lors de sa rencontre peu amicale avec le mur, mais rien ne se passe.

- Elle est en plastique, idiot. Tu pensais quoi? Que Béatrice allait être impressionnée? Qu'elle allait t'aimer? Comment une femme comme elle, libre comme un oiseau, légère comme l'air peut aimer un homme comme toi? Vous êtes d'accord avec moi? Il est prévisible et c'est ennuyant.

- Ce n'est pas faux, rétorque François.

Béatrice baisse les yeux en acquiesçant. Mon monde s'écroule. Mes jambes deviennent molles et faibles, comme moi. Yves jubile.

- Tic-tac. C'est ce que tu es. Tic-tac. Tic-tac

- Tic-tac. Tic-tac.

François embarque avec lui. Travis se retourne et embarque avec eux. Ils avancent vers moi en répétant sans cesse « tic-tac ». Béatrice s'y met. Me genoux flanchent.

-TIC-TAC. TIC-TAC.

- Arrêtez...

Je me recroqueville. Je mets mes mains sur mes oreilles, je laisse les larmes couler. Je veux que les bourdonnements arrêtent. Je suis étourdi, je ferme mes yeux. Je ne veux pas les voir s'approcher vers moi. Je le sens. Ils sont près.

- TIC-TAC. TIC-TAC, disent-ils en chœur juste au-dessus de moi.

- Arrêtez.

- TIC-TAC. TIC-TAC.

- Tic-tac, chuchote Béatrice à mon oreille.

- ARRÊTEZ, je hurle.

- TIC-TAC. TIC-TAC. TIC-TAC. TIC-TAC.

Ils le disent plus vite, plus fort.

- ARRÊTEZ. ARRÊTEZ. ARRÊTEZ.

La porte d'entrée s'ouvre. Ils arrêtent.

- Bruno! Pas encore? Venez, il est temps de prendre vos médicaments. Infirmières, j'ai besoin d'aide : le patient de la 132 fait encore une crise, les voix sont revenues.



COLIN BRUNEAU-SAUVÉ, VACHES.

UNE FIN PRÉMATURÉE

PAR JOSIANNE THIBAUT

Les lumières s'éteignent
Voir le noir
Voir le trou
Aspirer dans le trou noir
Un souffle
Collé au cou maternel
Un bruit
Un bruit d'os qui se brise
La pluie
Ne remplit plus nos sources
Les mains

N'ont plus de point d'appui
Baiser parti
Amours enfuies
Les corps s'éteignent
Ils meurent petit à petit
Avant
On craignait les fantômes
Maintenant
On souhaite en faire partie
La mort
N'est que rêve d'humain

SILENCE, JE SOMBRE

PAR LAURENCE PAQUETTE

Je m'étends sur la couchette, cloîtrée chez moi
Les vapeurs éclairant et ombrant la pièce étouffante
Et le beau brouillard, la lumière des ténèbres

De plus en plus, la fumée s'infiltré
À chaque instant et quoi qu'il advienne aux trous d'air dans ma poitrine
Transparente argile, du corps à bout de souffle

Des idées mortes, et l'intérieur du crâne cède enfin
Je me suis mise aux mesures, d'une attitude froide et distante
Moi aussi bien sûr, morte, comme les autres

Je prends en feu dans une pièce lointaine
J'ai perdu mon temps, et l'horizon vitreux, est désormais rouge
Si au moins, je pouvais exiger la fin de l'océan

Je veux me baigner, dans une mourante retombée
Dieu considérera que dans les nuits difficiles, j'ai baissé le drapeau
Heureusement pour moi, voici mon dernier cri

BUNKER

PAR ERICK SANTIAGO CHIAPPE REYES

Quatre murs blancs et moi au centre. En plein épiceutre. Mais rien ne bouge. En dedans, la paix règne. Une dictatrice magnanime. Elle séduit mes sens et calme mes envies. Mon corps écrasé par terre, quelques dizaines de mètres sous terre, l'euphorie qui me possède me libère hors de mon corps. Je m'élève hors de moi et de la majestueuse chambre blanche et des soucis de l'existence et de l'anxiété des préoccupations hebdomadaires et du besoin de satisfaire les péchés sacrés de l'âme. La paix gravite autour de moi, me reconforte sous sa fine peau-couverte. À travers ses yeux, je me vois, moi enfant. Des retrouvailles inattendues me sont offertes, et je les embrasse. Quelle jolie tête, remplie de forêts orange bonbon et de branches tombantes contenant des feuilles de joie, de jolis rêves fragiles. Ses yeux grand ouverts reflètent qui nous fûmes une fois. Une goutte d'espoir descend ma trachée, rafraîchissant ce qui a été longtemps asséché par le désespoir. Mon coeur en boit et retrouve la parole. J'aimai le monde extérieur. J'aimai l'hostilité de l'échafaud matinal qui résonne à tue-tête. J'aimai le pouvoir absolu des présidents états-uniens imprimés. J'aimai vivre.

Mais que faire de mon refuge ecclésial ?

L'envie de revivre s'en prend à ma tête. Je dois sortir. Revoir la surface. Ramper marche par marche s'il le faut. Je manque d'air. Mes poumons me poussent

en haut des jambes, relevant mon corps meurtri. Je marche, monte, grimpe, des couloirs et des escaliers à la recherche d'une sortie. J'aboutis dans un long couloir noir et blanc. Au loin, des formes rondes à l'allure des visages peints noirs sur les murs me fixent droit dans les yeux. Ils percent mon iris brun, à la recherche de je ne sais quoi. Je cache mes mains sur mon visage et je cours, je cours dans le noir. Je revois la lumière. Une immense chambre en couleur et des gens de toutes les couleurs se retrouvent en face de moi. Leur regard s'écrase sur ma tête abasourdie. Je brûle à petit feu. Le temps ralentit. Une sortie vers le hall. Il faut que je m'échappe d'ici. Mes jambes s'enfuient à toute vitesse par la porte pour me retrouver en plein coeur d'une jungle d'homo sapiens. La surface m'accueille.

Figé devant l'entrée du musée, mon corps contemple le désir de mes pensées souterraines. Quelques minutes s'écoulent. Mes poumons inhalent la suie de la ville. Mes yeux absorbent les étincelles des écrans fluorescents. Mes oreilles sont bombardées par le vacarme des klaxons et des constructions. Ma peau brûle en plein coeur de janvier. Sous l'emprise de cet enfer glacial, je regrette déjà mon choix. Est-ce trop tard pour faire marche arrière, pour oublier qui je suis et revenir dans ses bras? Je frappe contre la porte d'entrée, je cours, je pousse, je crie, je frappe, je saute. Je suis le vent qui pousse la foule, qui siffle aux inconnus qui ont tourmenté ma vue. Je vole à travers la galerie colorée pour revenir

VICKIE TSAÏ, LUMIÈRE TENTE.



au corridor aux teints de gris et aux visages malfaisants, pour descendre les escaliers qui mènent aux quatre murs d'un blanc si pur et réconfortant. Retourner au nid de béton qui m'embrasse dans son noyau. Au bunker impénétrable même par les plus grands

maux de l'homme. Revenir à la joie d'enfance. À l'embrassement natal. Une fois à nouveau, cette paix me berce et me caresse. Je suis à elle. Elle s'incruste en moi. Je m'exile au cœur de sa lumière. Je me réfugie en elle, moi enfant se réfugie en moi.

LA BEAUTÉ NOUS APPREND L'INSOUMISSION

PAR JEAN-LIONEL LAPIERRE

Qu'est-ce qui nous apprend la Beauté si celle-ci nous apprend l'insoumission ?

Le regard ?

Qu'est-ce qui nous apprend à regarder ?

L'écoute ?

Qu'est-ce qui nous apprend à écouter ?

L'ouverture ?

Qu'est-ce qui nous apprend l'ouverture ?

Entendre ?

Qu'est-ce qui nous apprend à entendre ?

Le cœur ?

Qu'est-ce qui nous apprend le cœur ?

Les autres ?

Qu'est-ce qui nous apprend les autres ?

Nous-même ?

Qu'est-ce qui nous apprend nous-même ?

Le temps ?

Qu'est-ce qui nous apprend le temps ?

S'arrêter ?

Qu'est-ce qui nous apprend à s'arrêter ?

Nous respecter nous-même ?

Qu'est-ce qui nous apprend à nous respecter nous-même ?

L'insoumission.



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, RUE PAUL.



B-321

PAR MÉLYNA LORRAIN

Couloir blême, inanimé. Couloir vide de bruit, vide d'émotions, vide de couleurs, vide de sens : couloir vide de vie. Couloir, tu ne me satisfais point. Tes murs sont ternes, ton plancher l'est également et ton plafond tout autant. Moi, simple mortelle, je me plains à toi, Couloir B du 3^e, immortel. Je me plains, car tu es vide. J'aimerais pouvoir t'animer. J'aimerais pouvoir te crisser en feu pour voir si t'es capable de vivre! J'aimerais t'emplir de lave brûlante juste pour voir comment tu réagis. Est-ce que tu péterais au frette? Est-ce que tu crierais? Personnellement, j' pense que t'aurais la chienne, tu capoterai. Si j'te crissais en feu, t'aurais d'la couleur, tu ferais du bruit parce que t'aurais mal. Tu serais en vie pis c'est clair que j'serais satisfaite.

Couloir B du 3^e, j'aimerais tant t'imprégner d'un rouge vif.

Affectueusement,



VICKIE TSAÏ, INSTANTS D'INNOCENCE.

PRÉSUMPTIONS

PAR ALEXANE DUMOULIN

An 1430. Canton du Valais, Suisse.

Elle l'emplissait, la contenait, la guidait. L'énergie du désespoir manœuvrait ses mouvements, éclairait les sentiers et animait la seule pensée qui saturait sa conscience. Elle était dans un état second, à demi-éveillée, mue par quelque chose de plus fort qu'elle. Ses pieds martelaient silencieusement les feuilles mortes, n'obéissant qu'à la puissance de son instinct. Elle continua ainsi jusqu'à ce que plus aucun de leurs cris

féroces ne refasse écho. Alors, elle se glissa sous les branches d'un conifère et attendit dans la pénombre, haletante.

Des fragments d'idées éparpillées par les dernières minutes s'agglutinèrent. *Henri. Mon bébé. Tout essayé. Absolument tout. Ô, Seigneur! Faites qu'il repose en paix! Je l'aime tant. Mon bébé. Ils croient que c'est moi. Ils*

croient que j'ai tué Henri. Les morceaux du casse-tête virevoltaient dans son esprit, lui donnaient la nausée. Son corps se plia, affaibli de douleur et de calamités. Elle s'agenouilla, secouée de spasmes, brûlée de larmes désespérées.

- Elle est là, sous le sapin !

Ces mots lui firent l'effet de coups de fouet sillonnant son dos. Elle se releva, épouvantée. Et puis le temps sembla s'arrêter. Elle stoppa net sa course, le pied tordu sous une racine, et tomba lourdement au sol.

Avant qu'elle puisse relever la tête, un essaim d'hommes armés de fourches et de bâtons enflammés l'encercla, lui beuglant de rester immobile. Horrifiée, elle hurla à s'en déchirer les poumons, frappa toutes les surfaces que rencontraient ses pieds, puis tenta de se relever. Sa crise fut de courte durée, réprimée par un enchaînement de coups à l'abdomen. Elle sombra dans les bras cotonneux de l'inconscience.

Sa vision se dédoubla, revint fixe, puis s'embrouilla de nouveau. Un souffle glacial lui lécha les épaules, le ventre, les hanches. Elle frissonna avec faiblesse. Son regard parcourut nonchalamment les murs qui l'entouraient, les bougies qui vacillaient, puis les silhouettes statiques. Ce fut lorsque sa vue et sa conscience se synchronisèrent qu'elle considéra une demie douzaine d'individus attendant qu'elle émerge de sa torpeur.

L'un d'eux s'approcha, brandissant un crucifix :

- *Quod autem istos omnipotens et universos loppitas eradicaturus creaturae sunt in Dei servitio diaboli*¹.

Il parlait d'une voix caverneuse, éraillée de vieillesse.

- Alena De Ponte, grogna-t-il en agitant la croix devant lui, vous êtes accusée d'avoir mis fin à la vie de votre fils. Il semblerait que vous ayez eu recours à des méthodes hérétiques impliquant les forces du Malin.



JEAN-LIONEL LAPIÈRE, SANS TITRE.

¹ « Le Tout-Puissant nous a chargés d'éradiquer toutes créatures au service du Diable. »

Stoïque, elle marmonna d'une voix qui trahissait pourtant sa défaillance :

- Le docteur Auguste a diagnostiqué une variole. Nous avons tout essayé, il...

L'homme la gifla au visage et lui prit violemment le menton entre ses doigts, dardant son regard d'acier dans le sien.

- Sachez que ce valeureux médecin est venu lui-même, pour l'honneur du Seigneur, nous faire part de vos obscures pratiques. *Et nunc non potest accipere eius bonus et conscientia bona conversatus...*²

Il se tourna vers ses congénères, puis un grand costaud se détacha du groupe, muni d'un long fil argenté. C'est au moment où Alena sentit le regard de cet homme peser sur son intimité qu'elle constata qu'elle était entièrement dévêtue. L'inquisiteur s'approcha, palpa sa fine taille du bout des doigts et, lentement, perça sa chair rose à l'aide d'une longue aiguille à tisser. Saisie de douleur, Alena tenta de se débattre, en vain. Ses poignets et chevilles étaient fermement ligotés au mur.

- La pointe de cette aiguille nous révélera ta véritable nature, *pythonissam!*³ siffla l'homme au crucifix. Sera indolore la parcelle de peau où le Diable a apposé son baiser...

- Je ne suis pas soumise aux enfers, s'étrangla Alena. J'ai foi en Dieu ! Je l'ai imploré de sauver mon fils.

L'aiguille s'enfonça davantage, lui arrachant un hurlement d'horreur. Elle se cambrait, se tortillait, aveuglée par les larmes qui ruisselaient le long de son visage.

Foutaises! cria l'homme. Dis-nous où sont les autres fidèles! Et qui te commande, à quel démon obéis-tu?

Affaiblie par la douleur aigüe qui lui perforait le ventre et profondément humiliée par la vulnérabilité de son corps ainsi exposé, elle souffla:

- Au démon Vatefairevoir...

L'épine de fer pénétra son épiderme, sectionna ses vaisseaux sanguins, et s'enfonça brusquement dans les mailles de ses muscles. La conscience quitta son regard et se réfugia là où souffrance et tourment n'existaient plus. Dans le lointain, elle put encore saisir quelques bribes de paroles :

Mittite eum in cellula maxime infecta. Non es longe a complevit cum ea. Veru est de Sion praevaricari cuiquam liceat.

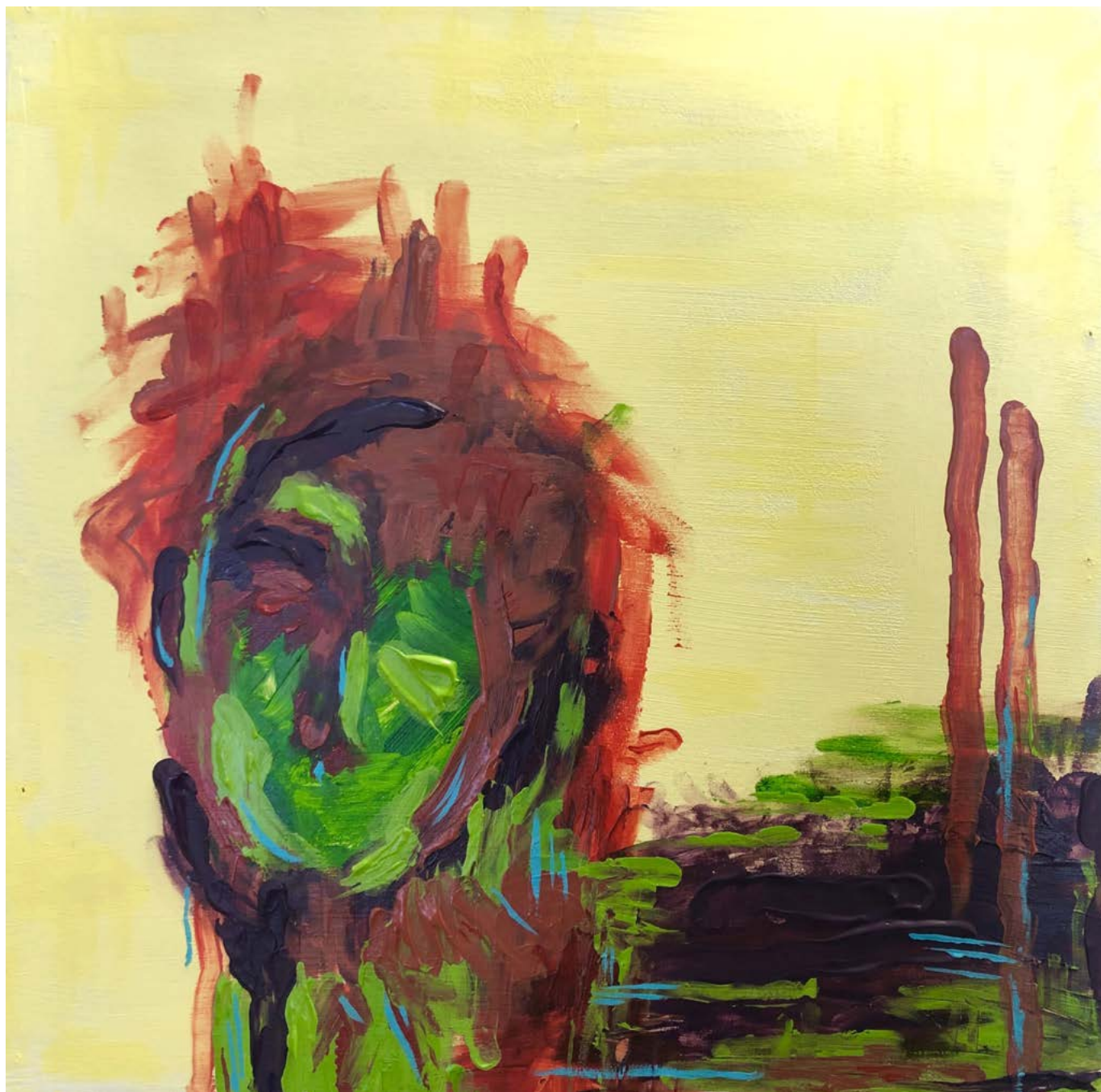
L'épine de fer pénétra son épiderme, sectionna ses vaisseaux sanguins, et s'enfonça brusquement dans les mailles de ses muscles. La conscience quitta son regard et se réfugia là où souffrance et tourment n'existaient plus. Dans le lointain, elle put encore saisir quelques bribes de paroles :

- *Mittite eum in cellula maxime infecta. Non es longe a complevit cum ea. Veru est de Sion praevaricari cuiquam liceat.*⁴

² « Il peut désormais profiter de sa prime en ayant la conscience tranquille... »

³ « Sorcière ! »

⁴ « Enfermez-la dans la cellule la plus infecte. Nous sommes loin d'en avoir fini avec elle. Le bûcher de Sion lui est irrévocable »



VICKIE TSAÏ, AUTO PORTRAIT.

PLUS TARD

PAR GUILLAUME MASSON

Assis sur ta chaise trônant dans l'enfer, tu es une statue devant cette feuille. « Que serez-vous plus tard? » Probablement vivant puis par la suite, mort. Une fausse vérité, car plusieurs personnes meurent avant que leur cœur arrête de battre. Tu te perds dans tes pensées. Voilà ton idée. Tes héros révoltés qui ont utilisé leur plume et la langue française pour combattre l'assimilation de notre culture. Jacques Godbout t'inspire. Tu voudrais être le roi de ta propre roulotte à patates. De la bonne poutine. Des pommes de terres aussi honorables que celles ayant coupé la faim de nos premiers habitants. Du fromage «skouik-skouik» que l'on peut entendre « skouiker » de Drummondville jusqu'à Val-d'or. On y ajoute la légère sauce brune et épaisse et voilà, un véritable chef-d'œuvre. Mauvaise idée. François Galarneau a fini par s'isoler complètement de la réalité. Il faut une meilleure fin. Tu pourrais retourner à l'époque de Duplessis et devenir femme au foyer. Encore une mauvaise idée. Le sexe que tu as entre tes jambes ne te le permettrait pas, et Michel Tremblay nous a déjà montré qu'on n'est plus de cette époque. Peut-être pilote? Charlebois et Forestier semblaient aimer leur passage dans le ciel avec Québec Air. Tu te perdras dans ton magnifique pays qui t'est familier et que l'on ne connaît presque plus. L'ignorance et les avions te donnent le vertige.

Tu as presque vomi sur ta page d'examen. Pas le temps. Tu essaies de rapailler tous tes brouillons mentaux. Maintenant, c'est notre poète national Gaston Miron qui t'inspire. Tu pourrais devenir toi aussi chef d'orchestre des mots et écrire, comme lui, à propos d'elle. Par contre, « elle » ne sera pas une sorcière t'ayant ensorcelé par sa beauté. Ce sera ton premier amour. Ta province. Ton pays. Écrire à propos de ses courbes et ses creux. Écrire à propos de son cœur et son âme. Son bleu des milliards de fleuves, rivières et ruisseaux. Son blanc de l'hiver, détesté pour son manque d'humanité qui a gelé des familles, et adoré pour les tableaux de sa nature. Tu abandonnes ce projet. La poésie ne t'a jamais aimé. Plutôt, ton professeur n'aime pas ta poésie. C'est normal. Elle est médiocre. Tu préfères conter des histoires que compter des vers. Tu préfères le siècle d'Alexandrie que l'alexandrin. Tu réalises que tes notes ne te permettent pas de rêver. Tu finiras probablement comme la meilleure façon de mourir selon l'opinion de Félix Leclerc. Être payé à ne rien faire. Chômeur. Comme ton père. Tu aimerais pouvoir trouver un petit peu de bonheur dans ta vie. Mais tu l'as ce bonheur. C'est toute cette culture du passé. Tous ces mots, phrases et textes écrits par ceux qui ont marqué ta vie. Tu commences ton texte. « Plus tard, je serai Québécois ».



JEAN-LIONEL LAPIERRE, OFFERTOIRE.

LE PIANO QUI A VAINCU L'HIVER

PAR ALLISON LOCAS

Impossible de douter comme le font les bourgeois
L'esprit d'un piano joue doucement une fois la nuit tombée
L'oiseau dans l'arbre répète sa mélodie
Entendue inlassablement

La semaine dernière
Je souffrais du froid, couchée sur un banc de la gare
Les poings fermés sous les lambeaux de mon manteau
Cherchant la moindre source de chaleur

Frigorifiée, ruinée, la Terre m'avait oubliée
Je me suis toujours sentie isolée
Mais maintenant c'est terminé
C'est là que je le vis, le piano à mes côtés

J'ai fini par m'envoler
Un petit garçon dans la rue a crié :
« J'ai vu un ange illuminant le ciel la nuit dernière »
L'oiseau dans l'arbre m'a vu aussi
Il m'a vu m'envoler loin des jours de glace
Maintenant, il n'y a plus d'hiver



GALERIE D'AUTOPORTRAITS

Comment se dire en quelques mots? Comment nommer le futile et l'essentiel à travers quelques préférences, quelques peurs, quelques vérités, quelques habitudes. Voici l'exercice auquel se sont livrés les quatre auteurs/trices que vous lirez dans cette section.

MOI

PAR XAVIER BÉLANGER



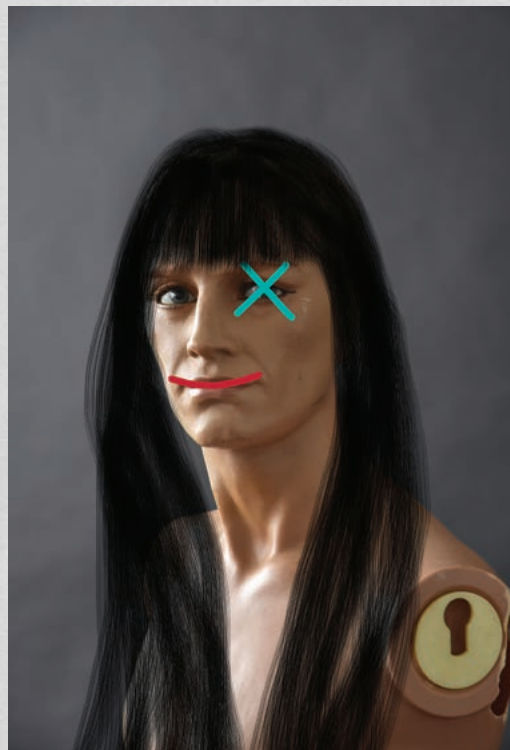
CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET,
L'HOMME À LA FENÊTRE.

Je vois mieux dans le noir sans lunettes qu'avec des lunettes. Je suis capable de me blesser n'importe comment et de guérir tout aussi rapidement. J'ai peu d'empathie pour ceux abusant de leur handicap. Je suis sarcastique plus souvent que je ne suis sérieux. Je parle français, pense en anglais et ne rêve dans aucune de ces deux langues. J'ai toujours l'impression d'être un imposteur. Je méprise la musique de mon temps. Je n'ai jamais rencontré en vrai la moitié de mes amis. Je doute de la validité de mes amitiés. J'ai rompu plus d'amitiés dans la dernière année que je n'ai parlé à des personnes au primaire. Mon surnom sonne mieux en anglais et est ridicule en français. J'attache plus d'importance aux animaux qu'aux humains. J'alterne entre détester le fromage et adorer le fromage. L'alcool a un effet laxatif sur moi. Je suis athée, mais une vie après la mort me semble logique. J'ai des douleurs fantômes au bras gauche venant d'une blessure que je n'ai jamais eue. La confusion est un état normal pour moi. Je parle beaucoup pour ne rien dire, mais stresse et fige lorsque je dois parler. J'ai lu la *Divine Comédie* à 14 ans et ne l'ai comprise qu'à 17 ans. Je n'ai point peur de la mort. Je juge beaucoup trop ceux qui m'entourent. J'obtiens trop de satisfaction du virtuel. Sans Internet, je n'aurai jamais rencontré ma meilleure amie.

AUTO PORTRAIT

PAR ÉLODIE PHARA-JOSEPH

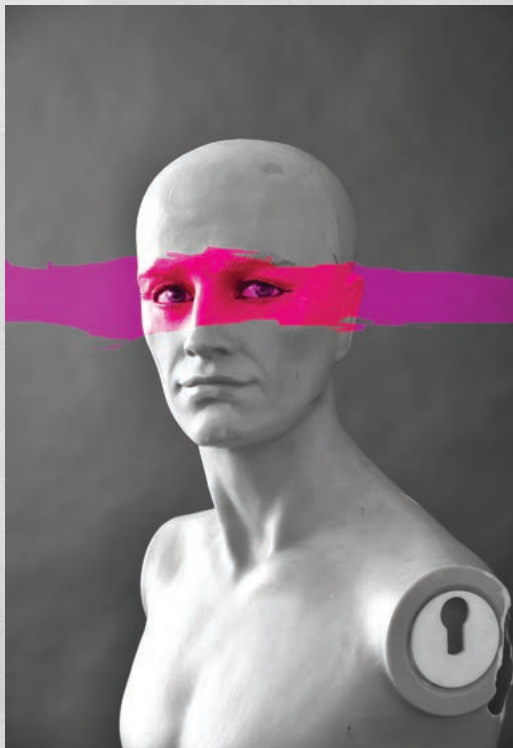
Je change toujours de couleur préférée. Je n'aime pas le mot « juxtaposition ». Je ne porte jamais de tuque. Mon frère raconte à qui veut l'entendre que j'ai déformé son nombril. J'ai peur des dalmatiens. Ma mère croit que je suis une sainte. Je fais semblant de savoir ce que je veux. Je remarque toujours la main directrice d'une personne. Je trouve les gauchers étranges. Je préfère les histoires tristes aux comédies. Je me compare constamment aux belles filles que je rencontre. Je ne suis jamais la plus jolie. J'applique seulement du vernis blanc sur mes ongles d'orteil. Avoir mal au ventre m'est insupportable. Je n'aime pas mon travail. Je n'aime pas ne pas avoir d'argent. J'appréhende énormément ma « première fois ». J'utilise le silence pour démontrer ma rancœur. Les fumeurs me dégoûtent. Je ne me suis pas encore complètement remise de ma première peine d'amour, bien que j'en eusse d'autres. L'odeur d'une brioche ne me fait ni chaud ni froid. La pauvreté m'effraie. Je dédaigne le son de mon rire. J'éternue chaque fois que je pénètre dans ma salle de bain et je n'en connais pas la raison. Je suis allergique aux aubergines. Je crois être la cause du divorce de mes parents. J'aime à croire que je suis la meilleure de ma classe lorsque je reçois une note de 98% alors que rien ne me le confirme. J'éprouve une profonde aversion pour les gens qui disent aimer les animaux plus que les humains. Je ne peux concevoir qu'une personne haïsse une autre personne à cause de sa couleur de peau. Je veux un tatouage de planète sur ma cheville gauche. Je ne sors jamais sans un baume à lèvres. Les réseaux sociaux s'accaparent d'une bonne partie de mon temps mais malheureusement, je ne compte rien changer. Je suis encore furieuse de savoir que ma berceuse n'est pas unique mais qu'elle provient d'une émission de télévision. Je rêve d'avoir de longs cheveux soyeux. Je vénère mes cheveux crépus. L'idée d'avoir à me faire à manger seule un jour m'angoisse. Le volume de la radio mis à un chiffre impair me met mal à l'aise. Je succombe plus facilement aux hommes qui ont les yeux bruns. Je change de façon de parler dépendamment du groupe d'amis avec lequel je me trouve. Je n'ai pas d'assez beaux doigts pour porter des bagues. Je n'ai pas eu le courage d'acheter le sac à dos jaune fluo que je voulais. Mon frère est beaucoup plus beau que moi. Je n'ai aucun ami dans mon pays natal. La contradiction dans les deux expressions « ce qui se ressemble s'assemble » et « les opposés s'attirent » me plonge dans de longues réflexions. Mon chiffre chanceux est le douze. Je connais quatre personnes nommées Luigi et les quatre noms s'épellent différemment. Je suis lamentable aux échecs. Je suis une féministe. Je me réveille chaque matin dans une flaque de bave.



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, MADAME M.

SABOR

PAR ERICK SANTIAGO CHIAPPE REYES



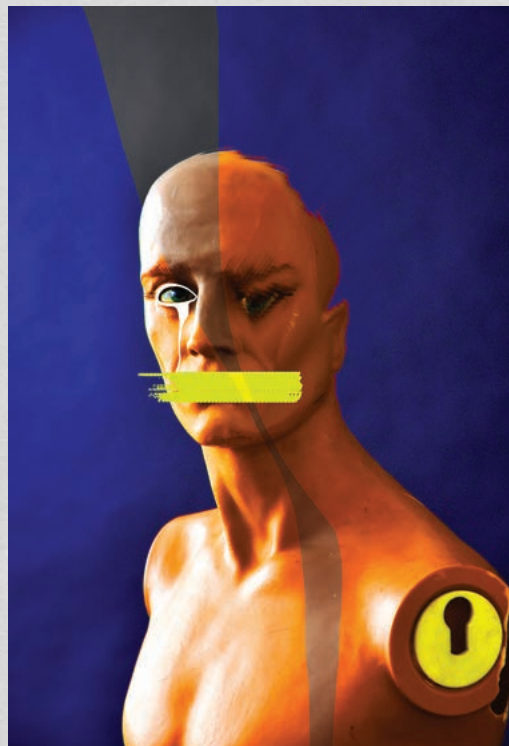
CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, FLORENCE.

Je suis un extraverti timide. J'entends souvent les gens dire « Mon dieu ton nom est ben long ». Ça me fait bien rire. Je déteste le son des alarmes le matin. J'aime les coups de pinceaux roses sur le ciel d'aube. Je fais souvent du drame innécessaire juste pour le goût du conflit. Je ne mange presque jamais de légumes. Mon appétit pour la chair est démesuré. J'ai toujours faim. Je devrais manger plus de fruits. J'adore les fruits. Je voudrais arrêter de manger de la viande, même si son goût est ancré dans mes cultures. J'aime le calme des tempêtes de neige. J'aime le son de l'eau qui coule. Je n'aime pas manger tout seul à l'école. Je mange souvent seul. J'aime être avec moi-même. Je veux avoir un poncho jaune flash. J'aime sentir la pluie qui coule sur ma peau. J'ai été trempé jusqu'au cou dans la religion lors de mon enfance. Je me considère agnostique. Je ne crois pas trop à l'humain. Je garde espoir qu'un jour on deviendra meilleurs. J'ai peur de la tristesse, mais des fois elle me manque. J'ai souvent des frissons quand j'entends des chansons qui me chatouillent les oreilles. J'aime le goût de l'apprentissage. J'haïs les doctrines de l'école. Je n'aime pas la monotonie. Des fois, la routine me plaît. Je prends une douche plus ou moins à chaque jour le matin. Du poil épais et foncé ne pousse pas sur ma face. Je suis très beau. J'ai une langue exotique. Mes cheveux sont magnifiques. Je ne sais pas pourquoi on se surprend quand la bouffe n'est pas gratuite. Je ne veux pas vendre mon âme au diable pour un salaire exorbitant. Je n'aime pas la technologie. J'étudie en informatique. J'ai besoin de la communication dans ma vie. Habiter au Québec est une des meilleures choses qui me soit arrivée dans ma vie. Je suis un immigrant dans ma propre maison. Je suis une crise identitaire sur deux pattes. Avoir les dents croches n'a pas été une entrave pour avoir un gros joli sourire. Je n'aime pas ce que les sentiments font des fois. Je ne comprends pas pourquoi l'amour est éphémère. Je veux manger des pêches. Je veux apprendre à pêcher. Je suis le produit d'un péché. Je porte tout le temps une croix parce que ça me rappelle des amis d'enfance. Quand je conduis, c'est l'auto qui me dit à quelle vitesse rouler. Je ne comprends pas comment font des gens pour ne rien haïr. Je les envie. Je crois à un changement positif dans mon scepticisme. J'ai toujours voulu faire mes études et travailler à Montréal. Il faut que je prenne l'avion l'année à venir. Je cache dans un recoin perdu de mon coeur ma nostalgie. Je m'attache peu aux gens. Je le fait intensément quand l'occasion se présente. La procrastination que j'ai taillée pendant des années procrastine en ce moment. J'ai le potentiel pour laisser mon empreinte dans l'imaginaire québécois. J'overthink l'overthinking. Je vis ma vie sur mes envies. J'aime ma meilleure amie. J'aime mon meilleur ami, mais pas de la même manière. Je dois rester loin des lits parce que j'ai tendance à y rester trop longtemps. Le soleil qui touche ma peau réchauffe mon âme. Je sue beaucoup trop à mon goût. Du sang chaud coule dans mes veines. Je porte tous les jours un chandail blanc par-dessous mon chandail normal. Je veux faire tellement de choses que je ne sais pas quoi faire. Je travaille sur ma prise d'indécisions. Quand mon frère rentre dans ma chambre, je me rappelle que je l'aime beaucoup. Je sais pas s'il sait qu'il peut toujours compter sur moi. J'ignore pourquoi le son très fort des tracteurs me perturbe au point qu'il m'embrouille de désespoir. Je me demande souvent pourquoi je suis là. Des fois, je n'aime pas trop les sensations fortes. Le piquant de chaque journée me donne envie d'y prendre une dernière bouchée. Puis une autre.

AUTO PORTRAIT

PAR VINCENT LALANDE

Je prends toujours une douche, le matin. J'ai froid. Je parle à mes chats. J'écoute une série. J'ai la sensation d'échouer ma vie. Je regarde des vidéos de loutres trop mignonnes. Je n'aime pas vraiment Noël. Je ne crois pas en Dieu, ni en aucune religion quelconque. Je suis triste mais je ne pleure pas. Je parle avec mes amies. Je mange de la pizza pour souper. Je me parle souvent avant de m'endormir, le soir. J'aurais mieux aimé être athée que laïc. J'ai perdu un souvenir de ma mémoire. Je vais promener mon chat à l'extérieur. Je n'aime pas le jambon. J'ai rencontré une nouvelle personne. Quand je conduis, je ralentis quand je vois une police. Je me brosse les dents cinq fois par jour. Je n'aime pas le yoga. Je veux partir. Je rêve de quelque chose de si beau que je ne m'en souviens plus. Je suis inutile. Je me demande si je suis heureux. Je pense à avant. Je m'impatiente facilement. J'aimerais pouvoir flatter un panda. J'essaye de lire autre chose que les lectures obligatoires de mes cours. Je m'insulte moi-même. Je suis fatigué. Je n'aime pas faire du sport. J'ai envie d'être en quelque part d'autres qu'ici et faire cela. Je pense aux gens qui m'ont laissé tomber. Je me demande si les tarentules se mangent. J'ai envie de me baigner. J'aime l'orange et le noir. Je veux m'en aller chez moi. J'aimerais avoir un chien. Je me demande pourquoi le monde est si cruel. J'aimerais m'entraîner mais je n'ai pas d'endurance. Ça fait un bout de temps que je ne me suis pas senti réellement heureux. J'ai hâte à demain. J'aime me faire croire que je me fous de l'opinion des autres. J'ai hâte de commencer ma vraie vie. Je me craque les jointures. J'ai fait de l'orthodontie, pour avoir de belles dents droites. J'ai envie de manger du gâteau avec de la bonne crème glacée. J'ai souvent de la difficulté à comprendre la politique. Je trouve vraiment ça cave qu'on nous oblige à apprendre la langue anglaise. Je n'aime pas me raser la barbe. Je suis un souvent décentré par mes deux chats. Je faisais du bénévolat dans un refuge pour chats, mais j'ai arrêté d'y aller pour aucune bonne raison. Je voulais fumer la cigarette, quand j'étais enfant. Je me demande pourquoi les gens sont si stupides par rapport au vivre et laisser vivre. Je ne pleure pas souvent, mais je pense que ça m'aiderait à supporter la vie. J'aime beaucoup le cinéma. J'aimerais justement percer dans ce fabuleux milieu artistique. Je ne devrais pas me coucher aussi tard le soir. Je suis un vrai nul quand il est question de jeux vidéo. Je déguste un très savoureux suçon aux cerises. Je n'ai pas une très grande chambre. J'aime bien collectionner des figurines. La plupart du temps, je porte des chaussettes avec des motifs. Je me suis déjà demandé ce que ça ferait si je mourais. Je suis droitier. J'ai de la difficulté à faire confiance aux gens. J'aime trop manger des pâtes. À une certaine époque, je jeûnais pour perdre du poids. Je ne suis pas un grand aventurier. J'avais très hâte de finir mon secondaire. Je ne suis pas une personne sensible. J'aimerais prendre le temps de relaxer. Je ne veux pas d'enfants. Je ne comprends pas la popularité. Je ne veux pas me marier. Je n'aime pas spécialement aller à l'extérieur. J'aime ma mère. J'aime ma soeur. Je me demande si je m'aime véritablement. Je pense sincèrement que la réponse est non.



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, À VENDRE.